

LA REVUE DE L'ÉCRAN

IDÉES - INFORMATION - CRITIQUE CINÉMATOGRAPHIQUES

TOUS LES JEUDIS
N° 866 5

2 F. 50
28 Janvier 1943.



LUISA FERIDA *dans*
LA COURONNE DE FER

CINÉ-CLUB
Les amis de
La Revue de l'Écran

LA "MARIÉE" PART EN "HISPANO" LYSKA WELLS

La réunion de samedi passé confirma ce que nous disions la semaine dernière, à savoir que nos membres abandonnant l'itinéraire qui les conduisit deux années durant 45, Rue Sainte, savent maintenant prendre celui qui les mène 43, Bd de la Madeleine. Nos adhérents de la première heure se rappellent ainsi nos premières séances, qui eurent lieu au même endroit, et l'atmosphère, toujours un peu échauffée, d'une salle de rédaction, doit bien aussi compter un peu dans le succès de notre nouveau lieu de réunion.

Nos séances se poursuivront donc au siège chaque samedi à 17 h. 30. Toutes autres réunions et manifestations pouvant avoir lieu dans le courant de la semaine seront annoncées en temps voulu.

Les renseignements sur le Ciné-Club seront fournis, et les demandes d'adhésion reçues, tous les jours ouvrables au siège social. Ainsi qu'il a été dit, il n'y a aucun changement dans le taux ni dans le mode de perception des cotisations.

Rappelons enfin que le dépliant 4 pages, résumant les buts et l'action du Ciné-Club, et contenant les Statuts, sera adressé gracieusement à toute personne en faisant la demande.

Vingt ans; un regard gris et lointain; des cheveux fous et mal peignés; une démarche glissante et un tempérament certain de comédienne, telle est Lyska Wells.

Après avoir suivi les cours du Studio Renaissance, à Nice, et joué avec les élèves de ce cours au Nouveau Casino, elle débuta il y a un peu plus d'un an au cinéma dans *Le Chariot de Théspis*, un documentaire sur les jeunes et le théâtre qui n'a pas encore connu les feux de la lanterne.

Edmond T. Gréville remarqua cette enfant tranquille et lui confia un petit rôle dans *Une femme dans la nuit*, dont elle s'acquitta très honorablement.

Ensuite ce fut *Feu Sacré* de Maurice Cloche et ici s'arrêta la carrière cinématographique de Lyska Wells...

— Quels sont vos projets, Lyska ?... lui demandions-nous en novembre 41.

— Travailler... Car j'ai tout à apprendre...

Aucune prétention cette jeune fille !... Comme elle a raison !

Elle fit ce qu'elle disait. Après le studio Renaissance, ce furent les cours de Jean Wall et surtout elle travailla seule.



Photo Epe

Un stage à la Radiodiffusion où elle interpréta des sketches de Robert Beauvais et Lyska Wells abordait sérieusement le théâtre. Successivement elle joua en tournée *La Folle Nuit* et, aux côtés de Jean Galland et Germaine Dermoiz elle interpréta le rôle de Suzanne du *Défi*.

Ces jours-ci, nous rencontrons Lyska et lui répétons l'éternelle question :

— Des projets ?

Et Lyska avec son charmant sourire, répondit tout comme en novembre 41 :

— Travailler... Car, au fond, je ne sais pas encore grand chose et je veux devenir une « vraie » comédienne... Ah ! si je pouvais encore jouer aux côtés de comédiens tels que Germaine Dermoiz et Jean Galland !... C'est avec des artistes de cette classe que l'on apprend...

Et ses yeux brillèrent d'envie.

Ce n'est pas aux côtés de Galland et Dermoiz que Lyska Wells est repartie en tournée, mais d'André Roanne dans *Le coucher de la mariée*, puis de Roger Duchesne dans *L'Homme à l'Hispano*.

Si, avec ses dons indéniables, elle continue cette vie laborieuse, Lyska Wells arrivera à se fins : être une « vraie » comédienne...

Bonne chance, Lyska !...

L. B.



Nous verrons bientôt à l'écran une adaptation du célèbre opéra de Pietro Mascagni, *Cavalleria Rusticana*.

RÉPONSE à C. R.

par MARCEL L'HERBIER

J'ai lu, dans un récent « Dimanche Illustré », une critique préventive et homéopathique de mon film : *La Nuit Fantastique*. Elle était signée C. R. Ces initiales ne signifiaient pas « critique rosse », comme son contenu m'avait incité à le croire, mais Carlo Rim.

Je m'en réjouis, car il est plus simple de s'expliquer avec un confrère, fût-il l'auteur de *Simplet*, qu'avec un dénigreur professionnel.

Mais revenons à l'homéopathie.

Soigner le mal par le mal est de thérapeutique courante.

En critique, appeler la sottise d'un certain public à avaliser la sottise latente des foules, semble déjà une méthode curative insoutenable. Mais C. R., qui la pratique, pousse plus loin son diabolisme de clinicien.

Comme cette sottise ne s'offre pas à lui dans la réalité des faits, il l'invente. Il fabrique de la sottise synthétique. « Partout », on siffle *La Nuit Fantastique*, affirme-t-il péremptoirement, mensongèrement, au risque, d'abord, de causer aux producteurs méritants de mon film (que M. Paul Marion a félicités lui-même) un préjudice sérieux dont ils seraient fondés, je pense, à lui demander réparation.

Mais, de ce « Partout », de ce mot implacable qui fait bien quand on l'écrit et mal quand on le lit et qu'on le sait faux, C. R. ne doit-il pas répondre aussi devant les Auteurs du film, ses confrères ?

C'est pourquoi, en leur nom comme au mien, je lui demande ceci :

Si *La Nuit Fantastique* a fait des recettes record, pendant ses trois mois d'exclusivité parisienne (C. R. parle d'un triomphe), si elle a été généralement accueillie de façon inespérée dans les quartiers et en province, est-il digne d'un praticien de l'esprit, d'un curateur au goût public, bref d'un critique, digne du rôle éminent qu'il lui est imparti de jouer dans la société actuelle, de s'emparer d'une incompréhension isolée, de la grossir artificiellement et de tenter, en l'instillant aux spectateurs futurs, de généraliser cette incompréhension ?

« Le public n'a jamais tort lorsqu'il s'agit d'un film », affirme assez simplement Carlo Rim. Mais son article montre d'évidence qu'il ne sait pas lui-même de quel public il parle.

Certes, le public aimerait bien savoir si oui ou non Micheline Presle est révée, ou si elle vit ? Qu'importe, n'est-elle pas de toute façon une ombre qui s'agite sur un drap de lit comme un journaliste définissait, il n'y a pas bien longtemps, les personnages de l'écran ?



Le pommier dont parle Marcel L'Herbier ici ressemble bien un peu à un olivier, mais dans le Midi, il faut s'attendre à tout, Fernandel lui, ne s'en soucie que peu, et puis enfin quoi : on cause ! » (Photo Continental Films).

De celui qui a applaudi ou de celui qui aurait sifflé ?

Pris au piège de sa faible vue, cet étrange juge se déjuge.

Pour lui, c'est le public qui siffle qui, seul, a toujours raison.

Comme le soleil ou... comme la lune !

Si une telle flagornerie à la vulgarité méritait qu'on s'y attardât, on rappellerait au C. R. du « D. I. » que tous les films qui, depuis vingt ans, ont fait avancer le cinématographe furent discutés à leur apparition. Parfois rudement. Les Visiteurs du Soir, noble tentative récente, pourront-ils eux-mêmes échapper à cette implacable loi ?

Mais Carlo Rim est un amuseur patenté. Ses appréciations sont « de fantaisie », comme les ersatz de liqueurs. Il ne les prend d'ailleurs pas lui-même au sérieux. Qu'on en juge.

Dans la même chronique, après avoir applaudi le public qui aurait sifflé l'inédit et la nouveauté de mon film, il écrit de sa plume contradictoire : « Le public est plus friand qu'on ne croit de nouveauté et d'inédit ».

Et, quelques lignes plus haut, on doit encore à un curieux lapsus de son information, de lire que *Caprices*, de Léo Joannon, est un film de Jean Dréville.

Enfin, quelques lignes encore plus haut, il décide impérativement qu'un film, dont mon brave coiffeur vient de me dire qu'il ne casse rien, est « une histoire policière de la meilleure qualité... ».

Plaignons les lecteurs de « Dimanche Illustré », qui se trouvent si fantaisistement informés et tirons l'échelle. Non pas celle de Jacob où montent les Anges. L'échelle qu'escalade *Simplet* pour faire le serin dans le pommier du village. Dont les pommes pourraient bien sentir la pomme cuite.

Reflets du MONDE Images de la VIE

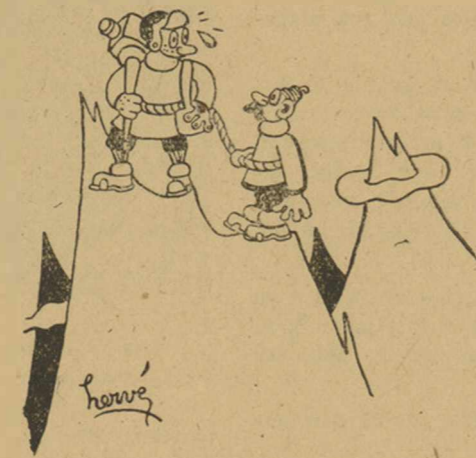
A l'heure où quelques longs métrages — nous pensons aux *Visiteurs du Soir* de Carné et au *Grand Roi* de Veit Harlan — témoignent de l'indéniable renaissance du cinéma européen, on voudrait que la production ordinaire de documents filmés s'engageât sur une voie parallèle. Notre tour d'horizon n'est guère réconfortant. Les seules œuvres acceptables datent d'avant-guerre. Il sourd du reste un indéfectible ennui. Aussi ne nous appesantissons-nous pas sur *Le Bourbonnais*, sorte de monographie cinématographique d'une banalité à faire pleurer ; le manque d'imagination du producteur moyen n'en reste pas moins significatif.

Les essais de Louis Cuny ne sont pas prétextuels. S'il s'embarque parfois dans des sujets qui le dépassent, l'honnête réalisateur de *Matins de France* possède pourtant un joli talent d'imagier. On sent le travail mûri de longue date et la préparation minutieuse. Bon élève, M. Cuny manque parfois de facilité. L'affabulation dont il alourdit ses images paraît assez laborieuse. Mais elle représente un effort qu'il convient de souligner, le document filmé fournissant d'ordinaire un prétexte à d'inexplicables pots-pourris.

Réconfortante aussi la réussite obtenue par P. Lafond avec *La Cité Universitaire*, d'inspiration générale et féconde. L'auteur n'a pas été paralysé par son thème. En une suite de vues un peu désordonnées — mais allez donc être logicien à la Cité Universitaire — il parvient à exprimer sur un mode ironique toute la juvénile ardeur de ses sujets, la magnificence des palais qu'ils animent et cette attente ardente de la vie qu'on déchiffre sur fronts et frontons. A leur tour, ces étudiants nous donnent une leçon. Laissons aux spectateurs le soin de la décoder.

Autour de la Piste est une œuvre acceptable. C'est dire que, techniquement, les images sont correctes, sans audaces et sans défaillances, le rythme point fastidieux, la musique prestée. Il s'agit, on l'a deviné, de la piste d'un grand cirque. Nous assistons à une représentation fort plaisante. Nous nous prenons au jeu du cercle enchanté. Et nous poussons un cri quand la jeune trapéziste traditionnelle manque son grand soleil. Cependant, la partie la plus originale — ce que le spectateur moyen ne voit pas dans un cirque, les coulisses —

n'est qu'ébauchée. Nous aurions aimé suivre le beau dompteur dans sa loge, boire un verre avec Footit, lorsqu'il s'est dépouillé de son visage de lumière. Peut-être l'auteur d'*Autour de la Piste* n'a-t-il pas voulu banaliser le royaume d'ombres de notre enfance.



EN REPORTAGE

— Alors, tu voulais me dire ?...

— ... Que j'ai oublié la pellicule en bas...

Piètre promenade que nous propose le responsable de *Versailles, Cité Royale* ! Les rares passages supportables de cette bande bâclée par je ne sais quel Huron du septième art, ont été empruntés à une étude de Maurice Cloche. Un commentateur morne et sans esprit souligne l'indigence de l'ensemble, texte, images et sons.

Quant à *La Revue de la Musique*, c'est un antique rossignol qui doit dater des premiers jappements du parlant. Diverses bandes de braillards photographiés avec une conscience désolante expérimentent le nouveau procédé. A noter la représentation à Moscou d'un ouvrage lyrique sur la Commune, propre à dégoûter du Paradis soviétique les plus farouches contempliers de jolies filles (Pour ma part, je préfère les Folies-Bergère et les plaisirs bourgeois).

Le sujet de *Noir et Blanc* n'est pas folâtre. Des opérateurs de la Tobis nous promettent dans les usines de crayons Hardmuth et nous dévoilent une des mille surprises de la vie. Le public cependant ne s'ennuie pas une seconde. Bien que la

technique soit assez sommaire, le film ne manque pas d'une certaine classe. Œuvre de vulgarisation sans doute. Mais on n'y trouve aucun pédantisme. Le commentateur demeure de bonne compagnie ; il dit avec modestie un texte simple et instructif. Les bons enfants l'apprécieront.

Pierre des VALLIERES.

Nouvelles d'Allemagne

— Hans Sohnker, Dorit Kreysler, Ida Wüst et Harold Paulsen sont les héros du nouveau film de Paul Martin *Tresor Chéri*.

— Les vétérans du cinéma muet Fritz Kampers et Hans Junkermann sont les partenaires de Charlie Hlvel dans le film de Wolfgang Staudte *L'acrobate Schonen*.

— Théo Lingens est à la fois le réalisateur et un des principaux interprètes de *La Folle Nuit* qui est aussi interprétée par Marte Harrell, Gustav Froelich et Marina Ried.

— V. Tourjansky tourne à Munich *Tonelli* avec Ferdinand Marian, Winnie Markus, Mady Rani, Nicolas Koline, Léo Peukert et Josef Sieber.



— Olga Tchekowa est l'interprète principale de *Voyage dans le Passé* que tourne à Prague Hans H. Zerlett avec Ferdinand Marian, Hilde Hildebrand, Will Donna, Hans Lebecht, Theodor Loos et Fritz Odemar.

— Les nouveaux films suivants passent actuellement sur les écrans berlinois :

Quand les Dieux atment, un film de Karl Hartl sur Mozart avec Hans Holt, Winnie Markus, Irene von Meyendorff, Paul Hörbiger, René Deltgen, Annie Rosar et Rosa Albach-Retty.

Une Valse pour Toi de Hubert Marischka avec Lizzi Waldmüller, Albert Matternstock, Lucie Englesch, Hans Leibelt, Albert Florath, etc.

Une Nuit sans Adieu, film d'Erich Waschneck avec Anna Danman, Karl Ludwig Diehl, Hans Sohnker, Otto Gebühr et Leopold von Ledebour.

5.000 marks de récompense, réalisation de Ph. Lothara Mayring avec Olly Holzmann, Hilde Seesak, Oskar Sima, etc.

Le Dr. Crippen est à bord, film d'Erich Engel de la série du *Dr. Crippen*, avec Rudolf Fernau, René Deltgen et Gertrud Meyen.

Ma femme Thérèse d'Arthur Maria Rabenalt avec Hans Sohnker, Elise Meyerhofer, Rolf Weh, Mady Rahl et Harold Paulsen.

De "Coup de Feu à l'aube" à "Pontcarrazal". LETTRES DE NOBLESSE d'ANNIE DUCAUX

Je ne sais si beaucoup d'entre vous se rappellent *Coup de Feu à l'Aube*, un bon film policier, qui, entre autres mérites, imposait à notre attention deux visages nouveaux.

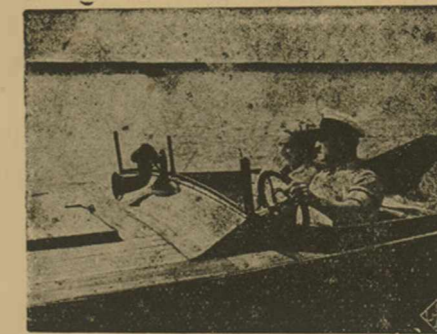
Jean Galland n'en était pas absolument à ses débuts dans un film, mais c'était bien la première fois que l'on offrait à son aisance hautaine l'occasion de s'affirmer dans un rôle véritable. Quant à Annie Ducaux, qui nous arrivait avec un bagage théâtral déjà appréciable, c'était vraiment sa première apparition à l'écran.

Je n'arrive pas à retrouver le visage qu'elle nous présentait dans ce premier film, et je garde l'impression — le cas n'est pas si rare — qu'il différerait beaucoup de celui qu'elle nous montra par la suite. Mais je me souviens qu'il me frappa par ce qu'il me parut apporter de vraiment neuf



parmi les artistes françaises. Et, que l'on aime ou non le physique ou le talent d'Annie Ducaux, on ne peut guère contester que la suite des faits a confirmé cette impression. La place qu'Annie Ducaux s'est faite à travers une quinzaine de films de genres et de valeurs très divers est une place bien à part, et si son art s'est affirmé suffisamment souple pour lui permettre parfois des tours de force — y compris un rôle à la Popéso dans *Dernière Aventure* — il est des personnages qu'après elle on imagine malaisément défendus par une autre interprète.

Coup de Feu à l'Aube fut suivi pour elle, dans un ordre chronologique approximatif, de *Cessez le Feu*, toujours avec Jean Galland, d'*Un Homme de trop à Bord*, avec Thomy Bourdelle, dont il n'y a pas grand-chose à dire, et de *L'Agonie des Aigles*, où un texte éblouissant et d'une verdeur peut-être excessive de Marcel Pagnol, lui fournit, aux côtés de Pierre Renoir, de Constant Rémy et de Jean Debucourt, plus brillants qu'ils ne l'avaient



Aux côtés de Thomy Bourdelle dans *Un Homme de trop à Bord*, version française tournée à Berlin par la même firme et peu après *Coup de Feu à l'Aube*.

jamais été, sa première grande occasion. Son rôle d'amante blessée, jouet inconséquent de la répression blanche, attachée à la perte des demi-solde, la vit tour à tour enjouée, passionnée, perverse sans atteindre à l'odieux, désespérément tragique sans effleurier le ridicule.

Pourtant, cette consécration ne lui apporta pas de suite la vogue qu'elle eût dû normalement lui donner, et une certaine coupure se produisit dans sa carrière cinématographique.

Puis tout vint à la fois, ou presque : *Un Grand Amour de Beethoven*, de Gance, aux côtés d'Harry Baur et de Jany Holt ; *Les Filles du Rhône*, le film si noble et si vrai de Jean des Vallières et Jean-Paul



Paulin, où cette Parisienne réalisa ce miracle de ne pas trahir la Provençale, et *Prison sans Barreaux*, magnifique résultat d'un travail d'équipe, dans lequel la qua-

lité de sa réussite peut se mesurer à l'ingratitude de son rôle.

Cette réussite lui valut de former à nouveau équipe avec Corinne Luchaire dans *Confit*, du même réalisateur, film qui ne méritait ni le lapage excessif qui précéda sa sortie, ni la bouderie du public, ni le « lâchage » par trop total dont il fut l'objet de la part de la presse. Elle y fut très belle et y atteignit à nouveau une étonnante intensité dramatique.

Elle ne put rien faire, sinon d'être honnête dans *Werther*, et les excuses ne lui manquent pas. Mais *La Vierge Folle*, où aux côtés de la déjà débutante Juliette Faber et de notre barbu ex-national, elle imposa le seul personnage valable, fut pour elle l'occasion d'un gros succès personnel. Qui ne se souvient de sa scène au concert avec Gabrielle Dorziat ?

Et, voici, pour Annie Ducaux, la période que l'on peut appeler actuelle, puisqu'elle réunit, en des dates de sortie très voisines, des films commencés avant la guerre et des productions d'après l'Armistice.

D'abord, *L'Homme du Niger*, où Harry Baur, toujours en plein génie, et — encore ! — notre barbu se disputèrent tant de place sur l'écran qu'ils n'en laissèrent guère à la jeune première ni à Jacques Dumesnil. Puis *Tempête*, où le rôle délicat de la fille de l'aventurier Von Stroheim, épouse du chef de police Luguel, la vit au mieux de sa maîtrise ; *Dernière Aventure*, dont ce que nous avons dit plus haut suffit ; *L'Empreinte du Dieu*, où auprès d'une Blanchette Brunoy-Karelina bouleversante et d'un Pierre Blanchard toujours à côté de son rôle, elle fut une Wilfrida Von Bergen digne et fervente ; et enfin *Pontcarrazal*.

On sait tous les écueils que présentait le rôle de Carlone, jeune fille noble, qui entretient un amour, et, s'estimant trahie par celui-ci, se jette dans les bras d'un demi-solde, le Colonel de Pontcarrazal, qu'elle baffoune, mais qui parvient à la dompter avant d'aller se faire tuer en Afrique. Personnage complexe, qu'il fallait imposer par touches successives, rendre psychologiquement admissible au spectateur du cinéma — qui, hélas, ne va pas toujours très loin dans cet ordre d'idées, — sauver à la fois de l'odieux et de l'artificiel. Annie Ducaux,

(Suite page 10)



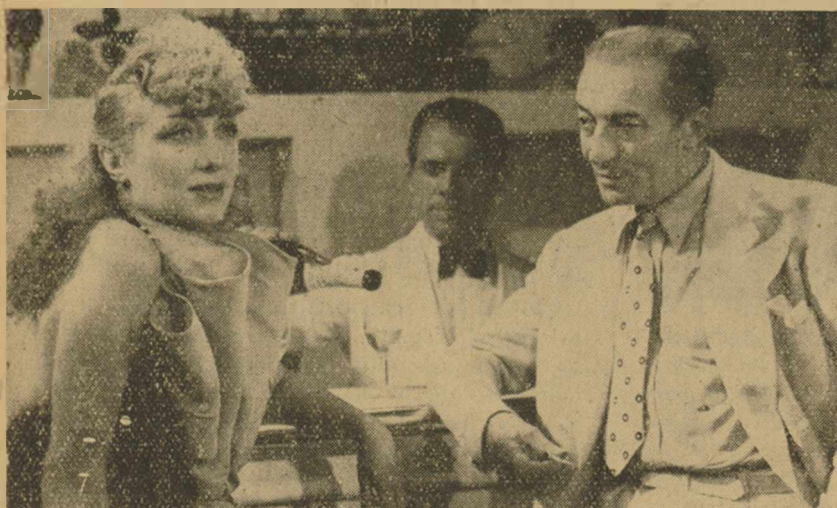
Si Madeleine Robinson fut la plus fréquente « équipière » de Pierre Brasseur...



En « adoptant » Suzy Delair, Pierre Fresnay est doublement infidèle, puisque Yvonne Printemps, sa femme, est également sa partenaire favorite. (Cliché Continental).



... c'est Gaëtte Joyeux qui, dans le privé... Témoine ce charmant petit Brasseur.



Micheline Presle peut devenir sur l'écran la grande passion de Fernand Gravey.



Pour la joie tranquille des âmes simples, on voudrait que les couples qui sur l'écran s'embrassent à pleines lèvres ou soulèvent « grand' douleurs » se retrouvent en sortant du studio et continuent l'idylle... Nous sommes avertis mais que nous avons toujours tendance à fermer l'œil en voulant à toute force lui faire reconnaître la réalité... Cela arrive quand même d'ailleurs. On a vu des annonces de mariage réunir les mêmes noms que les programmes de cinéma, c'est rare. Les époux qui sont tous deux comédiens (ce qui est assez fréquent) ne s'aiment pas souvent devant la caméra... Peut-être est-ce pour eux une manière de prendre des vacances.



Ce n'est pas de cela que Jane Renouardt, épouse légitime, prendra ombrage.



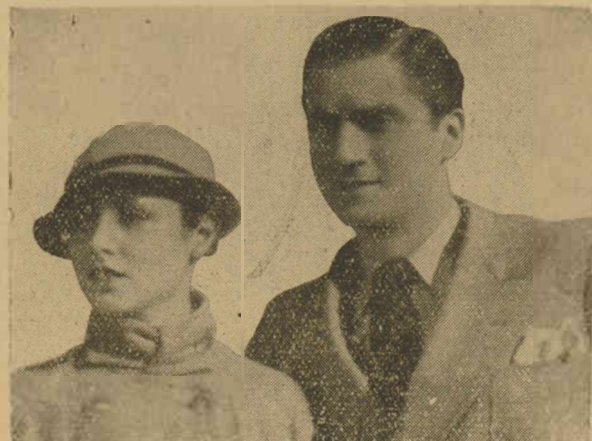
Un couple nouveau : Jules Berry et Josselyne Gaël — un jeune ménage : M. et M^{me} Jules Paufichet.

Un couple fameux : Jules Berry et Suzy Prim

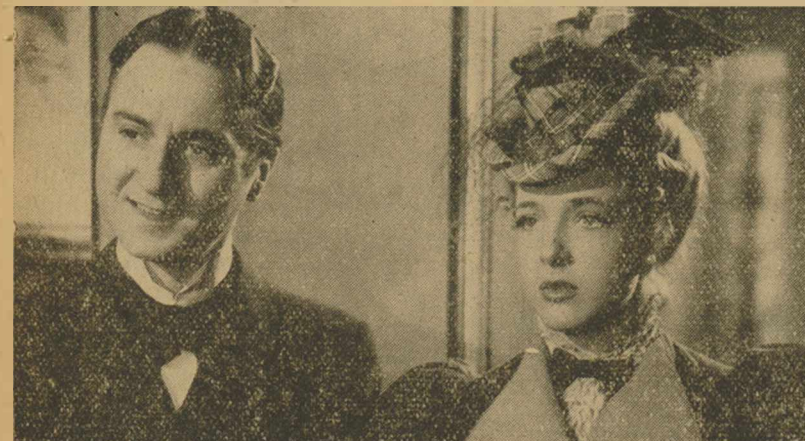
PROGRAMMES ET FAIRE - PARTS



Celui-là confondit toujours étroitement faire part et programme : Charlotte Lysès, Yvonne Printemps, Jacqueline Delubac...



Après avoir épousé sa partenaire Rosine Déréan, Claude Dauphin eut sur l'écran d'autres amours : Janine Darcey, Simone Simon, Corinne Luchaire, Gisèle Pascal, Madeleine Robinson et — à droite — dans Histoire Comique — Micheline Presle.



... et la dernière en date Geneviève de Sérerville-Chaplain-de-Saint-Jean-Guitry.



Madeleine Renaud fut une seule fois à l'écran, la partenaire de Jean-Louis Barrault et resta sa femme...



Si les « caprices » de Danielle firent que M. Henri Decoin n'est plus son époux, ils lui ramènent un ancien et fidèle partenaire, Albert Préjean (Cliché Continental).



... car il n'épousa ni Jeanne Aubert, ni Renée Saint-Cyr, ni Michèle Morgan, ni Jany Holt, ni Suzy Prim, pas plus que Françoise Rosay, Ketty Gallian, Dolly Molinger, Edith Piaf, ou Lise Delamare dans La Symphonie Fantastique. (Cliché Continental).



Pouvez-vous trouver une formule...

Dans les habitudes prises, dans les goûts pris, plus exactement, il est indéniable que le cinéma américain tenait une place assez importante pour que sa disparition de nos écrans laisse un trou. Il est par contre tout aussi évident que cette situation stimule le cinéma français. Ne parlons pas de la question qualité qui est cause de bien des disputes en dépit de l'évidence, mais en tout cas dans la recherche des genres. On s'était tout doucement habitué à renoncer carrément à certaines formules, à les laisser faire aux autres avec une attendrissante paresse. Actuellement, revirement !... Et voilà que de nos studios arrivent des histoires policières comme **Dernier Atout**... On dit, mais c'est vrai, pourquoi pas ? Richard Pottier, qui n'a jamais craint d'innover (on se souvient de ce curieux **Le Monde tremblera**), a décidé d'amener dans le « cirque cinématographique » le couple fantaisiste perdu dans un imbroglio policier.

Il ne s'agit pas de donner un double à l'équipe Suzy Delair-Pierre Fresnay, mais d'en créer un beaucoup plus débridé... et cela donne cette curieuse histoire de **Huit Hommes dans un Château**. On y voit René Dary et Jacqueline Gauthier décidés à divorcer (contrairement à l'habitude, ils se sont mariés avant le début du film), ou-



O'est dans un naufrage que prend source toute l'intrigue policière de **Huit Hommes dans un Château**, le premier cadavre était au fond de la chaloupe de sauvetage.

Chapeau en arrière, mégot au coin des lèvres... Oh ! Oh ! René Dary est allé au cinéma avant que d'en faire lui-même et de jouer les détectives.

blier leurs griefs en conciliation pour imaginer un roman policier, assister à de curieuses actualités cinématographiques et enfin aboutir dans un château fantasmagorique où les fantômes apparaissent, les vivants disparaissent et où les gens vus sur les actualités se donnent rendez-vous... Et, de pirouettes en fantaisie, le couple oublie ses intentions séparatoires et fait un roman de ces aventures vécues. Tout cela donne la note de l'histoire. Il semble certain que voici le début d'une série comparable à celle que promenaient naguère Myrna Loy et William Powell.

Que l'aventure soit drôle et bien « cinéma » par son rythme, ses gags, sa fantaisie, c'est déjà important, nous demandons à l'écran de savoir nous distraire et là, de ne « pas nous rater ». Ce qui ressort de cette innovation, car il y a bien innovation, c'est une recherche d'une formule, c'est un esprit plus frais dans notre production, c'est une réponse aux pessimistes qui devraient pourtant se raccrocher au cinéma pour voir les choses en moins noir.

M. ROD.



à la recherche du temps Passé 1924

On vient d'annoncer que Sacha Guitry allait porter à l'écran la vie de la Malibran. Le 9 avril 1924 eut lieu la première représentation au Théâtre Sarah Bernhardt d'une pièce de Gustave Grillet, **La Malibran**. A la tête de la distribution, il y avait Jean Yonnel ; le rôle de la Malibran était tenu par Simone Frévalles.

On venait de présenter le film de Jaque Catelain et Marcel L'Herbier, **La Galerie des Monstres**. Dans la distribution, on trouve quelques noms qui ont brillé par la suite dans d'autres circonstances. Dans le rôle de Svetli : Jean Murat ; dans celui de l'acrobate : Vital ; dans celui de l'arlequin : Michel Duran.

A la même époque, le Théâtre du Vaudeville présentait une pièce de José Germain et Paul Moncoussin (les amateurs de calembours disaient : une pièce de Moncoussin-Germain), **Maman**. Dans un petit rôle il y avait Jean Tissier, mais si son nom paraissait bien sur les affiches, aucun critique ne parla de lui.

Par contre, à propos du **Maitre-Coq** de Lucien Besnard, Robert de Beauplan écrivait déjà du futur interprète des **Misérables** : « Au maitre-coq, M. Harry Baur prête sa fantaisie et sa verve habituelles, mais en laissant apercevoir un artifice quelquefois laborieux ».

LA CRITIQUE

LE GRAND COMBAT.

Ce film fait partie, on peut dire, d'une série destinée à parer au vide laissé par l'absence de la production américaine, vide dont notre collaborateur Rod parle par ailleurs au sujet de **Huit Hommes dans un Château**. Chaque réalisateur, selon ses goûts et ses tendances, recherche une voie qui lui convienne. Decoin et Bernard Roland ont choisi la boxe. Cela donne **Le Grand Combat**, cela ne fait absolument rien oublier de ce que nous avons vu dans cette veine, mais ce n'est pas décourageant. Certes, il faudrait que la même équipe continue, sache se spécialiser et de la sorte prenne à fond la technique. Pour l'instant, en utilisant bien leurs souvenirs, ils ont fait quelque chose de classique (je n'ai pas dit un classique) et ces histoires de ring et de jeunes champions qui grimpent réussissent toujours à nous faire sautiller sur notre fauteuil. Au fond, de quoi s'agit-il d'autre ?

Jimmy Gaillard qui se cherche et se tourne quelque peu autour, a presque trouvé là l'emploi qui lui convient. Il est joli garçon, sportif, ouvert et de qualités limitées. Bien dirigé, il peut en se spécialisant devenir une vraie vedette. Blanchette Brunoy, comprenant que cette histoire ne concernait que les hommes, s'efface gentiment sous l'aile un peu rude d'une Suzanne Dehelly aux outrancés un peu bridées. La place limitée donnée à Georges Flamant, boxeur équivoque, permet enfin de dire du bien de lui ; Jules Berry fatigué et gesticule, mais si le film marche et rebondit, c'est à Baroux qu'il le doit, un Baroux en pleine forme, sans ties ni trucs, un Baroux à facettes. Baroux, il faudra bien le reconnaître, est un des types du cinéma français.

R. M. A.

A VOS ORDRES, MADAME.

Que Jean Tissier était bien, quand il n'était pas grand'chose, quand on pouvait le découvrir dans le coin d'un film ! On écriait à la découverte, on disait : « Attendez, vous allez voir ce que vous allez voir ». Ce temps-là non plus ne reviendra jamais, Jean Tissier ne sera jamais plus un inconnu, maintenant il est une « tête d'affiche », on va voir un film à cause de lui. Il y promène son ahurissement in-

changé, on finit par se demander s'il fait très bien l'abruti ou s'il est naturel... Comme quoi, apparemment, quoi qu'on dise, on n'aime pas particulièrement le naturel au cinéma. D'ailleurs, reconnaissons qu'**A vos ordres, Madame !** ne hâtera pas son déclin, il y connaît d'excellents moments, son bon garçonisme mou est encore drôle, hâtons-nous, cela ne va plus faire rire bien longtemps. Suzanne Dehelly a besoin de tout son réel talent pour, en le complétant, mettre à la vedette ce couple de gens vraiment vilains et ridicules. Heureusement qu'il y a Jacqueline Gauthier avec ses petits airs minaudiers dont elle devra se méfier, mais qui ne gâtent pas son personnage d'affriolante soubrette. Louvigny, Pierre Labry, Duvaleix connaissent de leur métier toutes les ficelles et Alfred Adam veut leur tenir tête. En somme, on a l'impression dans cette équipe que tous ces gens-là connaissent leurs affaires, ils jouent à coup sûr dans les plates-bandes soigneusement ratissées par Yves Mirande, vieux boulevardier paté qui sait se promener des Bouffes au Palais-Royal, qui nous fait comprendre pourquoi ce genre eut tant de succès, pourquoi il en a encore, mais qui sait avec son sourire ne pas nous faire regretter la disparition de la race.

R. M. A.

L'APPEL DU BLED.

Avec **Le Récif de Corail**, Maurice Gleize s'était nettement placé, sinon dans les têtes de listes, tout au moins dans les réalisateurs « à surveiller ». Depuis, il n'avait pas confirmé sa situation. Avec **L'Appel du Bled**, il démontre que l'on aurait tort de compter sans lui. Ne criions pas au « grand truc », ce n'en a du reste à aucun moment l'intention, mais le film a d'excellents moments. Certes, lorsque le réalisateur a fait le scénario et les dialogues, comme c'est ici le cas, cela se sent dans l'ensemble. On sent le Monsieur qui, ayant tout fait, sait assez exactement où il veut aller, il sait que tel détail d'une rigole non pas tout à fait sèche, mais boueuse et d'une certaine qualité de boue, donnera irrésistiblement l'impression de sécheresse, qu'un immense espace blanc, où un bourricot qui ne fait plus tourner une norria marque un minuscule point noir, nous sèche la gorge.

C'est par des notations de cet ordre que le metteur en scène marque les déceptions successives, la désagrégation du bled sur le bonheur d'un jeune couple. Il faut noter une scène de lit... qui pour audacieuse qu'elle soit, n'a aucun rapport avec nos vaudevillesques habitudes... Décidément, il faut surveiller Maurice Gleize et pour les moments réussis de son film lui faire crédit du reste. D'ailleurs, ce reste est bien souvent soutenu par Madeleine Sologne qui revient adoucie de blondeur et comédienne assurée aux réflexes neufs. Elle est bourrée de qualités, et puis il est toujours agréable, parmi tant de vedettes charmantes, de rencontrer de temps à autre une femme intelligente. Pierre Renoir rend un





(Suite)

moment le film peu compréhensible avec sa face inquiétante, on se dit : « Qu'est-ce qu'il mijole ?... » alors qu'il n'est qu'un brave type qui ne mijole rien. Jean Marchal est gêné par sa carrière théâtrale et depuis un certain temps fait de gros efforts pour gagner au cinéma la place qu'il faillit avoir au temps de *Partir*. Les autres, ce brave Aimos tili parisien, cela va de soi, Baumer sacrifié, Gabrielle Dorziat et Pierre Magnier pleins d'infinie correction, se font assez aisément damer le pion par quelques négriots.

Tel qu'il est, *L'Appel du Bled* bénéficie d'avantage où personne n'est pour rien, tout au moins dans sa conception et sa réalisation : c'est d'être la dernière production tournée en Afrique du Nord. Cela complète l'histoire par une valeur de document et en fait oublier les intentions finales un peu lourdement appuyées.

R. M. A.

LA REVUE DE L'ECRAN

43, Boulevard de la Madeleine
Tél. : National 26-82
MARSEILLE

Directeur - Propriétaire : A. de MASINI.

Rédacteur en chef : Charles FORD
Secrétaire général : R.-M. ARLAUD
Secrétaire Rédaction GEF GILLAND

Abonnements France :

1 an : 85 frs. ; 6 mois : 45 frs.

Suisse :
Charles DUCARRÉ, Kursaal 25, Montreux :
1 an : 10 frs suisses ; 6 mois : 6 frs ;

Chèques Postaux :

A. de MASINI, 466-62 — Marseille

Les Programmes à Marseille

SALLES RECOMMANDÉES

Alcazar, 42, Cours Belzunce. — Histoire de rire.
Camera, 112, La Canebière. — Tarakanova.
Capitole, 134, La Canebière. — La Duchesse de Langeais.
Central, 90, rue d'Aubagne. — Le Porte Veine.
Cinévog, 36, La Canebière. — Narcisse.
Club, 112, La Canebière. — L'Embuseade.
Comedia, 60, rue de Rome. — La Romantique Aventure.
Lacydon, 12, Quai du Port. — L'Héritier des Mondésir.
Madeleine, 36, Avenue Foch. — La Comédie du Bonheur.
Majestic, 57, Rue Saint-Ferréol. — Sergent Berry.
Noailles, 39, Rue de l'Arbre. — Caprices.
Phocéac, 36, La Canebière. — Fille d'Eve.
Roxy, 32, Rue Tapis-Vert. — Le Tombeau Hindou.
Studio, 112, La Canebière. — Sergent Berry.

LETTRES DE NOBLESSE
d'ANNIE DUCAUX

(Suite de la page 5)

une fois de plus, photogénique et fine, enlève la gageure, et nous laisse une fois de plus avides de ses créations prochaines. Que seront-elles ?

Elle vient de terminer, sous la direction de Pierre Billon : *L'inévitable M. Dubois* (ex-*Métiers de Femmes*) d'après un scénario d'A.P. Antoine, avec André Luguet et l'on parle d'elle pour ces fameux *Roquevillards*, ont déjà connu des tribulations « de cinéma » avant que Jean Dreville n'en ait commencé la réalisation.

Peut-on attendre de ces deux films qu'ils donnent à l'interprète, à la scène,

de Napoléon unique et d'Hyménée, l'occasion de nous renouveler les joies de *L'A-gonie des Aigles*, de *Prison sans barreaux*, des *Filles du Rhône*, de *Tempête*, de *La Vierge Folle*, et de *Pontcarral* ? Il serait peut-être imprudent de le prédire dès maintenant. Mais on peut être assuré qu'elle y défendra ses rôles avec sa conscience et sa finesse coutumières, en attendant la prochaine occasion de nous rappeler que certains personnages sont « pour elle » au point de décourager, et pas seulement sur les écrans français, toute velléité de comparaison....

A. de MASINI.



Deux mentalités, deux castes s'affrontent : l'altière Garlone et le Colonel de Pontcarral, bonapartiste en demi-solde (Annie Ducaux et Pierre Blanchard dans Pontcarral, adapté du roman d'Albéric Cahuet).

NOS COUVERTURES

Luisa Ferida, alternativement amazone et amoureuse, est une des figures attachantes de l'actuelle production italienne. On l'a vue dans *Le Masque Noir*, belle figure florentine gardant le modèle et le charme des tableaux de maîtres, on la retrouve dans *La Couronne de Fer*, altière, garçonnière et femme quand même. Rôle complexe qui replace sur l'écran un type de femme fondamentalement différent de ce que l'habitude nous faisait considérer comme la « star ». Celle-ci ne diminue en rien celles-là, mais cette éclatante beauté, ce talent réel et direct, un peu brutal, marquent une tendance de la production italienne, la tendance opposée aux fadaïses d'Opéra-Comique, la tendance qui permet à cette production de se placer très haut dans l'actuelle compétition des genres.

Jacqueline Gauthier va-t-elle se spécialiser dans les rôles de jeunes mariées ? Dernièrement sur la scène du théâtre Antoine, on la voyait en grande robe blanche, passer sa nuit à retrouver un faux amant qui seul pouvait prouver son honneur... et la pièce était possible à cause d'elle, ce qui n'est pas peu dire. Voilà que dans *Huit hommes dans un château*, nous la retrouvons, toute de blanc nimbée... elle commence pourtant par vouloir divorcer dans les premiers mètres de l'histoire. Après tout qu'importe, elle n'a pas fini de nous déconcerter puisque résolument elle veut orienter sa voie dans le sentier charmant, certes, mais dangereux de la rancune : « Le charme, dit-elle, c'est à la portée de tout le monde... » Si on veut. C'est une question de point de vue.



NOUVELLES DE PARTOUT

— Un télégramme d'Yvan Noé nous fait savoir que le premier tour de manivelle de *La Cavalcade des Heures* sera donné dans les studios de Marseille le 1^{er} février. Fernandel et Charles Trénel font partie de la distribution de ce film à sketches dont nous reparlerons très prochainement.

— Pendant son séjour à Nice, M. Louis E. Galey, directeur de la Cinématographique Nationale, a déclaré que l'Etat allait bientôt ouvrir à Paris le Conservatoire des classes de cinéma, de radio, des Arts Nouveaux qui comprendra des Jazz et de disques.

— René Jayet a donné le premier tour de manivelle du film *Vingt cinq ans de bonheur*. Cette production Continental, tournée au Studio de Neuilly, est interprétée par Denise Grey, Annie France, Rosine Luguet, Jean Tissier, Noël Roquevert et André Reybaz.

— Yves Allégret se rend à Paris où il sera vraisemblablement le réalisateur de son propre scénario *Felicia*.

Une Nouvelle Histoire du Cinéma

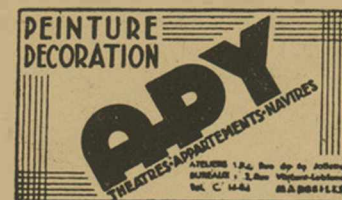
L'éditeur Robert Laffont qui a déjà manifesté son activité de collectionneur en publiant des ouvrages très variés de Gabriel Boissy, François de Roux, Jean Varloz, L. de Gérin-Ricard, etc. vient à son tour de s'intéresser au Cinéma. Il a en effet demandé à René Jeanne et Charles Ford une *Histoire Encyclopédique du Cinéma* en deux volumes. Cet ouvrage se distinguera des autres *Histoires de Cinéma* précédemment parues en ce sens qu'il retracera non seulement dans ses détails l'évolution de l'Art cinématographique, mais aussi le développement de l'industrie du film, son essor économique, commercial et social.

Le premier volume qui paraîtra au cours de l'année comportera les annales du Cinéma depuis sa naissance jusqu'à l'époque de l'adolescence du film muet qui se situe en 1925, au moment de l'Exposition des Arts Décoratifs. Le deuxième volume retracera l'histoire de la grande époque du cinéma muet (1925-1928) et celle du cinéma parlant jusqu'à nos jours.

le quart PESTRIN

(Eau Pétillante)

dans tous les Cafés



— Roger Duchesne entreprend une tournée en zone libre avec *L'Homme à l'Hispano* de Pierre Frondale, tournée qu'il avait déjà faite en zone occupée. Gisèle Alceé et Lyska Wells sont ses partenaires.



— Que faisiez-vous sur la terre ?
— J'étais étoile de cinéma...
— C'est bon, balaissez la voie lactée !

Avec nos Lecteurs

Myriam E. à Marseille. — Même si les studios Pagnol vous répondent, cela ne voudrait pas dire que vous débutez dans la carrière... mais ne comptez pas trop sur la réponse, il y a là-bas comme dans tous les studios des montagnes de lettres dans le genre de la vôtre. Toutes aussi convaincues d'un très grand talent. Méfiez-vous de votre propre opinion et encore plus de celle de vos amis et de vos parents. Considérez que tout cela ne veut rien dire et qu'un véritable acteur, une Micheline Presles ou un Fresnay n'oserait jamais dire : « J'ai beaucoup de talent ». Il ne faut vous présenter nulle part, mais si réellement « ça vous tient », suivez des cours.

Angèle et Betty. — Vous êtes riches jolies et avez une jolie voix ? Que voilà d'excellentes qualités à mettre dans un salon, cela fera très plaisir à vos amis et connaissances. Laissez les rôles et la littérature à ceux dont c'est le métier. Ils en vivent souvent mal et sont déjà beaucoup trop nombreux. Si réellement cela vous tient très fort, faites du cinéma d'amateur puisque vous en avez les possibilités matérielles, ce sera toujours ça... et la prochaine fois donnez vos nom et adresse complets, sans cela nous ne pourrions vous répondre.

Jean D. à Varennes. — Que voilà une lettre raisonnable qui nous console de bien des élucubrations ! Le métier de cinéaste est possible quand on le prend comme vous le faites par le bon côté. Il existe à Nice le Centre Artistique et Technique des Jeunes du Cinéma Français, Villa El Parlo, Boulevard du Parc Impérial, Nice. Vous pourriez lui écrire. Par ailleurs nous sommes encore assez mal montés en genre d'école. Les meilleurs en scène actuels ont débuté en faisant n'importe quoi dans un studio pour se familiariser avec son atmosphère, voir comment se faisait un film. Après cela, on nous des réalisations de métier, un meilleur en scène vous accepte comme troisième, second assistant, ensuite c'est la fibre, cela dépend de votre talent et de votre volonté. Tenez-nous au courant de vos résultats. Dans la mesure du possible nous vous aiderons volontiers.

OHIRURGIEN-DENTISTE
8, Rue de la Darse
Prix modérés
Réparations en 3 heures
Travaux Or, Acier, Vulcanite
Assurances Sociales

Le Gérant : A. DE MASINI
Imp. MISTRAL - CAVAILLON



La ligne de 33 lettres, espaces ou signes :
Demandes d'emploi : 4 Frs.
Autres rubriques : 7 fr. 50.

SOMMES ACHETEURS numéros de *La Petite Illustration*. Indiquer titres, état et prix demandé à *La Revue de l'Ecran*.

LES ASSURANCES FRANÇAISES
Risques de toute nature
DIRECTEUR PARTICULIER
Maurice BATAILLARD
81, rue Paradis, 81 - Marseille
Tél. : D. 80-93

16^{me} Année
TOUS LES
JEUDIS

LA REVUE DE L'ÉCRAN

N° 565 B
28 Janvier 1943
2 fr. 50



JACQUELINE GAUTHIER FORME AVEC RENÉ DARY UN COUPLE FANTASISTE DANS "HUIT HOMMES DANS UN CHATEAU".